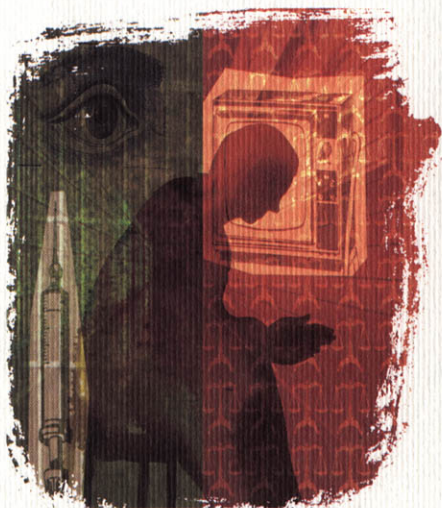


CATHERINE MAVRIKAKIS

Condamner à mort

Les meurtres et la loi à l'écran



Les Presses de l'Université de Montréal
Extrait de la publication

CONDAMNER À MORT

Page laissée blanche

CATHERINE MAVRIKAKIS

Condamner à mort

Les meurtres et la loi à l'écran

Les Presses de l'Université de Montréal

DE LA MÊME AUTEURE

Deuils cannibales et mélancoliques, Laval, Trois, 1999.

Ça va aller, Montréal, Leméac, 2002.

Ventriloquies, Montréal, Leméac, 2003, en collaboration avec Martine Delvaux.

Fleurs de crachat, Montréal, Leméac, 2005.

**À mes parents qui m'ont permis
de regarder la télévision**

Catalogage avant publication de la Bibliothèque nationale du Canada

Mavrikakis, Catherine, 1961-
Condamner à mort : les meurtres et la loi à l'écran
(Champ libre)

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-7606-1961-3

1. Acte criminel dans les médias.
2. Médias et justice pénale.
3. Peine de mort dans les médias.
4. Criminels.
5. Réhabilitation

I. Titre.

II. Collection : Champ libre (Presses de l'Université de Montréal).

P96.C74M38 2005 364.1 C2005-941799-4

Dépôt légal : 4^e trimestre 2005
Bibliothèque nationale du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 2005

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur soutien financier le ministère du Patrimoine canadien, le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

IMPRIMÉ AU CANADA EN OCTOBRE 2005

AVERTISSEMENT

Petit réquisitoire contre l'intelligence cynique des modernes

Au tout début du *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline, Bardamu, ce minable personnage, ce héros anti-épique de notre modernité, se retrouve assis dans un café alors que, tout à côté de lui, la guerre éclate. Comme tout moderne, à une table de café, Bardamu règle le monde en regardant les dames et le temps passer. Il a son opinion sur tout, Bardamu – modernité oblige – et il ne se prive pas de décrire la vie à son ami Arthur Ganate dans un long passage que je ferai mien, jusque dans sa dénonciation guignolesque :

Enfin on est tous assis sur une grande galère, on rame tous à tour de bras, tu peux pas venir me dire le contraire!... Assis sur des clous même à tirer tout nous autres! Et qu'est-ce qu'on en a? Rien! Des coups de trique seulement, des misères, des bobards et puis des vacheries encore. On travaille! qu'ils disent. C'est ça encore qu'est plus infect que tout le reste, leur travail. On est en bas dans les cales à souffler de la gueule, puants, suintants des rouspignolles, et puis voilà! En haut sur le pont, au frais, il y a les maîtres et qui s'en font pas, avec des belles femmes roses et gonflées de parfums sur les genoux.

On nous fait monter sur le pont. Alors, ils mettent leurs chapeaux haut de forme et puis ils nous mettent un bon coup de la gueule comme ça : « Bandes de charognes, c'est la guerre ! qu'ils font. On va les aborder, les saligauds qui sont sur la patrie n° 2, et on va leur faire sauter la caisse ! Allez ! Allez ! Y a de tout ce qu'il faut à bord ! [...] Et puis ceux qui ne voudront pas crever sur mer, ils pourront toujours aller crever sur terre où c'est fait bien plus vite encore qu'ici ! » (Céline, 1979 [1932], p. 17-18)

Cette critique sociale, fresque d'une gigantesque galère, véritable radeau de la Méduse qu'est la vie des temps modernes, la vie en temps de guerre, fait de Bardamu l'espace d'une réplique un grand cynique, lui confère ce que Peter Sloterdijk appellerait un état de conscience qui succéderait aux idéologies naïves et à leur *Aufklärung*. Devant la modernité et le grand cirque de la vie et de la mort, devant l'enjeu mondial d'une guerre, Bardamu fait le malin. Il sait que l'homme ne se libère de rien. Nous sommes des esclaves, n'est-ce pas ? En cynique, Bardamu connaît le monde. On ne l'y prendra pas. On ne le prendra à rien. Il sait bien que tout cela, cette chose qu'on appelle la vie, c'est du chiqué, de la merde, de l'esbroufe, de l'exploitation des pauvres types et qu'il n'y a que la mort pour récompense. Bardamu n'est pas un imbécile. C'est un petit futé. C'est du moins ce qu'il croit. Or, comme l'écrit Céline, « voilà-t-y pas », qu'à peine Bardamu s'est tu et a bien dénoncé le ridicule de notre société, « juste devant le café [...] un régiment se met à passer, et avec le colonel par-devant sur son cheval » (Céline, 1979 [1932], p. 18). Bardamu avoue quand même « qu'il avait l'air bien gentil et richement gaillard, le colonel ! » (Céline, 1979 [1932], p. 18). À ce spectacle, il ne peut faire « qu'un bond d'enthousiasme » (Céline, 1979 [1932],

p. 18), et le voilà en train de suivre le régiment. « J'allais m'en aller, dit-il. Mais trop tard ! Ils avaient refermé la porte en douce derrière nous les civils. On était faits, comme des rats » (Céline, 1979 [1932], p. 19). Voilà que Bardamu est devenu soldat et qu'il participera, malgré lui, à la « croisade apocalyptique » (Céline, 1979 [1932], p. 24), comme il la nomme si bien, à la terreur universelle comme principe même des temps modernes et du progrès social, à la machine de la destruction du monde, à la pensée de l'horreur. Mais au fond, qu'y pouvait-il ? Autant qu'il se fasse une raison, en cynique qu'il est. À la guerre comme à la guerre. À la vie comme à la vie.

Cette conscience malheureuse qu'incarne le Bardamu de Céline dans la mélancolie, la mauvaise humeur, le « rouspé-tage » et le « ronchonnage » qui le caractérisent très souvent ne l'empêchera donc pas d'agir contre son intime conviction. Après que le grognon cynique a tout dénoncé, un régiment vient à passer et la fausse conscience éclairée doit faire l'épreuve de son paradoxe. La pensée cynique de Bardamu est capable du pire, elle est capable d'accepter avec réserve les conditions qu'elle critique, de s'accommoder de celles-ci et en fin de compte de « faire avec », dans un aménagement tout à fait convenable pour Bardamu. Le deuxième chapitre du *Voyage au bout de la nuit* commence par le symbolique axiome « Une fois qu'on y est, on y est bien... » (Céline, 1979 [1932], p. 21) qui définit une réelle acceptation du confort, une contradiction de l'être où l'« y être bien » fait entendre le pseudo-bonheur d'y être, tout autant que la contrainte de se retrouver là, dans cette situation dont on ne peut en aucun cas s'extirper. Qu'est-ce que tu veux faire maintenant qu'on y est... à la guerre, dans la vie, le compromis ? ! Comme

l'intelligence devient totalement impuissante et qu'elle n'a plus aucune efficacité, il s'agirait simplement de la supprimer. Perpétuer cette intelligence, c'est-à-dire demeurer cynique, dans un savoir malin, entêté sur le monde reviendrait, dans un certain sens, à permettre aux idéologies, aux structures d'exister dans la critique mélancolique, méchante qui en garantit le bien-fondé. Si l'on suit la pensée de Sloterdijk (2000b), l'humain moderne subit les vexations imposées dès les Lumières; il apprend en s'humiliant: il découvre qu'il n'est pas le centre de l'univers, qu'il fait partie de l'évolution, que les machines le dépasseront. L'humain est devenu fort intelligent, mais il sait que le désenchantement du monde et le dégrisement personnel sont sa condition de vainqueur triste. Il s'agit alors de dégriser les autres et de devenir prophète de la conscience malheureuse, porteur de la bonne parole. Faire en sorte que plus personne ne croie en rien pour ne pas se laisser prendre par le Rien. Conduire le deuil partout, tout le temps, en ne cessant de montrer que l'on ne peut avoir confiance en rien et énumérer sans fin les stupidités humaines en se croyant toujours chic, smart de ne pas se laisser avoir même au cœur des plus terribles compromis. Celui qui croit, qui a la foi, qui veut quelque chose, qui n'a pas de position critique face à tout et qui voudrait s'engager dans une pensée est d'avance un pauvre type qui n'a pas compris qu'il n'y a qu'une pose intellectuelle, celle du cynique, celle du sourire moqueur de celui qui est revenu de tout.

L'intellectuel moderne est celui qui incarne le mieux cette position malheureuse et moqueuse de la pensée. L'intellectuel moderne, on ne le prend à rien. Juché au-dessus du savoir absolu, il regarde la pensée avec détachement et

mépris; il montre les enjeux, il problématise, il a créé le positivisme, cette « science sans conviction » comme la nomme Sloterdijk, qui permettra en son nom de commettre les pires atrocités. L'intellectuel a subi toutes les défaites idéologiques et franchement on ne peut rien lui reprocher. Il est au-dessus de tout cela. On doit imaginer l'université actuelle comme étant le repaire même de l'esprit cynique, la couveuse des consciences futées et malheureuses qui ne se donnent pour but avoué ou inavoué que leur impuissance et leur inefficacité sociale. Plus on pense, moins on peut agir, non ? Puisque l'on sait que tout est vanité. L'étonnement devant un Heidegger pactisant institutionnellement avec le nazisme est un des relents de notre cynisme. Cette fausse candeur essaierait de mettre en scène un engagement de l'intellectuel occidental pour aussitôt absoudre celui-ci par un étonnement complice : « Il n'y a rien à faire et puis cela n'a rien à voir. » Sloterdijk décrit bien cette position de l'universitaire moderne :

Chez les intellectuels apparaît souvent une étrange apathie des yeux, qui vient en bonne partie du fait que dans les études les yeux sont constamment contraints de lire des choses qu'ils n'accepteraient pas si cela dépendait d'eux. Ils doivent servir comme simples outils de lecture, et il n'est pas étonnant qu'habitué aux lignes noires, le regard de ces êtres sur le monde s'éloigne de la réalité. (Sloterdijk, 1987, p. 191-192)

L'insolence de Bardamu face au monde, cette espèce d'intellectualisme, de conscience pensante, scelle encore sa participation à celui-ci. Or, il ne saurait y avoir de contre-pouvoir ou de résistance cynique. Il ne reste qu'une possibilité aux modernes : devenir idiot. C'est ce que tentera de faire Bardamu tout au long de son épopée négative. Suivant

cette logique, le seul plaisir qui serait réservé à l'humain est celui de refuser l'intelligence aliénante, d'accepter le monde tel qu'il est et d'oublier ses propres sursauts de compréhension que lui confère la pensée cynique qui, elle, sait, toujours trop, mais pour rien. Après avoir songé à arrêter la guerre en héros pensant, après avoir voulu parler au colonel afin de lui expliquer l'absurdité des choses et de la guerre et de tenter de faire du cynisme un acte salvateur, Bardamu sent qu'il faut simplement sauver sa peau. Alors que le même colonel se fait éclater le corps par un éclat d'obus, le « ventre ouvert » en faisant « une sale grimace » (Céline, 1979 [1932], p. 29), cela lui rentre enfin dans la tête à notre Bardamu qu'il y a des limites à vouloir faire le malin avec la vie. Le *Voyage au bout de la nuit* nous montrerait qu'il faut abandonner le cynisme comme pensée réflexive, qu'il est absolument de mise de faire le sacrifice de ce qui reste d'intelligence aux modernes et de refuser jusqu'au malheur que la conscience offre. Bardamu se met donc à quitter les lieux de la bataille sans insister, sans plus penser, en apprenant « très vite ce coup-là à ne plus marcher désormais que dans le profil des arbres » (Céline, 1979 [1932], p. 29). Comme une bête. Tout le travail de Bardamu sera donc, non pas de s'ouvrir à sa conscience et à sa réflexion, mais de tenter de survivre sans trop penser. Il lui faut donc arrêter de tenir un discours qui place le sujet dans un paradoxe qui montre la défaite de la pensée et sa douleur. Il s'agit de continuer à vivre, à perpétuer quelque chose comme soi, à pousser la vie vers sa permanence et sa reproduction. L'insistance d'exister. C'est cela, très précisément cela, que Bardamu appellera non sans ironie la pensée. « Celui qui m'avait fait penser pour la première fois de ma vie, vraiment

penser, des idées pratiques et bien à moi, c'était bien sûrement le commandant Pinçon, cette gueule de torture » (Céline, 1979 [1932], p. 41). Réussir à vider la conscience de son cynisme pour entrer dans l'idée pratique, voilà ce qui arrive à Bardamu tout au long de son voyage et de ses rencontres avec l'horreur. Mais ceci n'est pas une tâche aisée, même pour un Bardamu qui ne brille pas toujours par son intelligence.

Toujours en Bardamu se réveille quelque chose de la pensée cynique. Il n'y aurait que les fous et les lâches pour parvenir à cela, à abandonner le cynisme, fait remarquer la belle Lola à Bardamu (Céline, 1979 [1932], p. 88). Qu'à cela ne tienne, pense Bardamu en proclamant : « Alors vivent les fous et les lâches ! » Ou plutôt « survivent » les fous et les lâches ! Voilà ce qu'il faut apprendre à répondre, continue-t-il. « Il n'y a que la vie qui compte. Dans dix mille ans d'ici, je vous fais le pari, dit-il, que cette guerre, si remarquable qu'elle nous paraisse à présent, sera complètement oubliée [...]. Je ne crois pas à l'avenir » (Céline, 1979 [1932], p. 88-89). C'est cela la pensée bardamusienne. Il n'y a que les fous et les lâches, et je me permettrai d'ajouter les idiots. Que survivent ceux-là... Pour nous, intellectuels modernes ou penseurs contemporains, voilà qui est vite dit.

On pourrait croire qu'il nous suffirait de suivre ici les conseils de Bardamu au pied de la lettre et renoncer à tout héroïsme, comme tout moderne, et puis enfin aussi à tout cynisme. Il s'agirait simplement de se faire idiot, fou, lâche, ou encore animal. D'une vraie lâcheté qui ne se perd pas perversement dans les méandres de la conscience. Mais à quel immense travail nous nous livrerions... Ici, il me faut mettre en garde et dire tout de suite que l'accomplissement de ce qui

est présenté reste inimaginable; nous pouvons tous le dire assurément parce que nous en savons quelque chose : n'est pas idiot qui veut. Même Georges W. Bush, le président actuel des États-Unis, dépeint comme un véritable imbécile dans le film de Michæl Moore, *Fahrenheit 9/11*, n'y arrive pas. Je refuserai à Bush le qualificatif d'idiot selon l'idée que j'en propose. Ce n'est qu'un cynique, un moderne, un des nôtres. « Nous ne voulons pas la guerre, dit-il, mais nous la ferons telle date, à telle heure. Nous n'avons pas le choix. » Le cynisme en lui revient à toute allure, dans la conscience divisée prête à sacrifier tout en elle. Il nous surprend là où on ne l'attend plus. Il faut le répéter sans cesse : il n'est pas donné à tout le monde d'être un animal, un fou ou un lâche, en tout cas, pas lâche à la façon de Bardamu, dans une lâcheté qui pourrait exclure toute conscience malheureuse et cynique, qui en aurait terminé avec un « je suis lâche, mais je n'y peux rien ». Cela n'est pas à la portée de tous et même Bardamu, le lâche des lâches, a du mal à lâcher prise, à se déprendre de son cynisme et de sa pensée triste, mélancolique.

Dans un chapitre intitulé « De la différence entre un idiot et un ange » dans *Bulles, Sphères, Microsphérologie*, tome I (2002, p. 515-521), Sloterdijk montre l'importance de l'idiot dans la modernité dans la pensée d'un Dostoïevski ou d'un Nietzsche et parle d'une « idiotie éminente et noble », sans ressentiment, « qui s'exprimerait sous la forme d'une disponibilité et d'une propension à servir à la fois préhumaines et surhumaines » (2002, p. 521). C'est ce que l'on retrouve dans la pensée de Gilles Deleuze quand il dit vouloir parler pour les fous, les morts, les animaux, c'est-à-dire à leur place, au lieu même de leur parole (Boutang, Deleuze et Parnet, 1997). Il

s'agit de s'approcher de l'idiot et de faire entendre sa voix. L'idiot « incarne une naïveté que nul ne peut attendre et une bienveillance désarmante. Lorsqu'il parle, dit Sloterdijk, ce n'est jamais avec autorité, mais uniquement avec l'énergie de sa franchise » (2002, p. 518). L'idiot, comme le pense Dostoïevski, c'est le prince et Bardamu ne peut jamais accéder totalement à cette absence d'amertume et de ressentiment que donne l'idiotie.

La question de la mauvaise humeur, si chère aux modernes, trouve, selon Sloterdijk, son déploiement le plus spectaculaire dans la bouche d'Emil Cioran ou même dans celle de Thomas Bernhard. Les sujets qui s'expriment à travers leurs grands textes ont totalement renoncé, contrairement à Bardamu, à la bêtise. Leur pose est à l'opposé de celle de l'idiot. Maugréer partout tout le temps; dénoncer toujours, envers et contre tous; habiter le malheur sans être capable de faire des compromis, sans parvenir à y trouver son compte; se critiquer sans cesse dans une perte des objets critiquables puisque tout est irrémédiablement suspect, telle est l'entreprise de Cioran. Tâche infinie qui consisterait à habiter sa propre colère, sa mauvaise humeur sans répit. Le travail de Cioran est de faire de la conscience malheureuse sa maison, sans jamais pouvoir quitter celle-ci. Mais cette façon de se faire l'hôte d'une grandeur qui ne peut s'articuler que sur le mode de la férocité, de la méchanceté envers autrui, n'est pas donnée à tous et demeure excessivement douloureuse. Elle est le fait d'une violence à laquelle nous ne croyons plus. Or, est-il possible de trahir le malheur de la malédiction ou de quitter le cynisme primesautier qui est le nôtre sans tomber dans les compromis d'un Bardamu et n'est-ce pas là toute la tentative de la pensée des derniers livres de Sloterdijk?

Comment sortir de la logique apocalyptique, de la pensée qui fait le deuil d'elle-même, qui toujours se ridiculise ?

Il faudrait être idiot, naïf, fou, niais ou encore plus lâche que nous le sommes pour ne pas nous enivrer, nous doper de nos échecs et de nos horreurs, ou encore pour ne pas nous griser de notre désillusion générale.

C'est le cas de Bébert dans le *Voyage au bout de la nuit*, personnage qui porte le même nom que le chat de Céline, qui deviendra la figure du niais, de celui qui n'est pas aux prises avec la conscience cynique. Que le niais soit le nom d'un animal n'aura pas ici de quoi surprendre ceux qui auront compris déjà que c'est à un certain type d'animalité que nous convie Céline. Or – et c'est là que le texte de Céline devient paradoxe –, les fous, les idiots, les enfants, les lâches, les animaux et les enfants ne survivent pas longtemps. En fin de compte, seuls les cyniques persistent. Bébert est un enfant animal et ressemble à un petit « singe étique » (Céline, 1979 [1932], p. 310). « Peu d'êtres, dit Céline, en ont encore un petit peu après les vingt ans passés de cette affection facile, celle des bêtes » (1979 [1932], p. 309). Or, Bébert est de ces créatures-là. Il tombe malade, et Bardamu qui est pourtant médecin ne peut le sauver. Après avoir tenté quelques simulacres professionnels, quelques médicaments et pitreries, comme il les nomme, Bardamu décide d'aller se promener et de longer les quais. Il tombe sur une lettre de Montaigne, « justement pour l'occasion d'un fils à eux qui venait de mourir » :

Ça m'intéressait immédiatement ce passage, probablement à cause des rapports que je faisais tout de suite avec Bébert. « Ah ! qu'il lui disait le Montaigne, à peu près comme ça à son épouse. T'en fais pas va ma chère femme ! Il faut bien te

consoler!... Ça s'arrangera!... Tout s'arrange dans la vie... Et puis d'ailleurs, qu'il lui disait encore, j'ai justement retrouvé hier dans des vieux papiers d'un ami à moi une certaine lettre que Plutarque envoyait lui aussi à sa femme dans des circonstances tout à fait pareilles aux nôtres... Et que je l'ai trouvée si joliment bien tapée sa lettre ma chère femme, que je te l'envoie sa lettre!... C'est une belle lettre! D'ailleurs je ne veux pas t'en priver plus longtemps, tu m'en diras des nouvelles pour ce qui est de guérir ton chagrin!... Ma chère épouse! Je te l'envoie la belle lettre! Elle est un peu là comme lettre celle de Plutarque!... On peut le dire! Elle a pas fini de t'intéresser!... Ah non! Prenez-en connaissance ma chère femme! Lisez-la bien! Montrez-la aux amis. Et relisez-la encore! Je suis bien tranquille à présent! Je suis certain qu'elle va vous remettre d'aplomb!... Vostre bon mari. Michel. » Voilà que je me dis moi, ce qu'on peut appeler du beau travail. Sa femme devait être fière d'avoir un bon mari qui s'en fasse pas comme son Michel. Enfin, c'était leur affaire à ces gens. [...] Peut-être qu'ils avaient vraiment du chagrin? Du chagrin de l'époque? (Céline, 1979 [1932], p. 367-368)

Ce legs savant du chagrin inconsolable qui passe de Plutarque à Montaigne, Bardamu n'y voit qu'érudition, héritage littéraire et perspective historique. Montaigne ici est pour Céline le cynique absolu, celui qui peut parler de sa douleur pour s'en consoler. Il faut bien voir que c'est à toute une filiation humaniste que Céline s'en prend. Pour Bardamu, celui qui a déjà renoncé à toute consolation, la mort du niais, de l'enfant, montre l'inadéquation de celui-ci au monde. La pensée et le savoir ne permettent pas de venir rendre compte de la douleur et montrent plutôt l'exposition au monde de l'idiot, de l'enfant, du chat. Ceux-ci sont une excroissance de la réalité et ne trouvent pas de place. Ils sont exclus de tout

discours, de tout savoir. Bardamu aura ces mots : « Mais pour ce qui concernait Bébert, ça me faisait une sacrée journée. Je n'avais pas de veine avec lui Bébert, mort ou vif. Il me semblait qu'il n'y avait rien pour lui sur la terre, même dans Montaigne » (Céline, 1979 [1932], p. 368).

Pour l'idiot, il n'y aura rien. Il y aura la mort et même pas la survie, puisque celle-ci, finalement, appartient aux cyniques comme Montaigne. À ceux qui peuvent se consoler de tout. C'est de cela que Céline dans son *Voyage* veut témoigner. Un constat est alors à faire : les idiots dans ce monde mourraient, voilà pourquoi nous n'en sommes pas. Voilà pourquoi nous ne sommes qu'intelligents, intellectuels et si cyniques. Nous sommes condamnés à notre propre survie.

INTRODUCTION

Portrait du moderne en criminel

Être de son temps, sous l'autorité de la terrible contemporanéité du monde, voilà ce qui serait devenue l'horreur des Temps modernes. Au contemporain, il nous serait désormais impossible d'échapper. Le monde va, le monde vient, le monde piétine et nous en sommes simultanément témoins sur les chaînes de télévision qui diffusent les informations, la météo, tout comme les horreurs d'une guerre, de façon nonchalante, efficace, continue, sans faille, inlassablement, *ad nauseam*, sur les postes de radio, sur les téléphones cellulaires, les télécopieurs qui nous rappellent à l'ordre, l'ordre mondial, qui nous rappellent qu'ailleurs, c'est aussi le présent, tout le temps. Dring, dring... Tous mes téléphones déclinent sans cesse cette présence sur un air de bossa-nova ou sur quelques notes de *La Walkyrie* choisies à même le menu d'un Nokia toujours dernier modèle et donc toujours dépassé. « Tu y es ? Moi, j'y suis... » Le monde est là, devant nous, tout de suite, sur tous les écrans de nos ordinateurs qui nous branchent à la grande fête de l'ici et du maintenant. Nous vivons ainsi une époque fabuleuse.

Page laissée blanche

DANS LA MÊME COLLECTION

COMITÉ SPÉCIAL DU SÉNAT
SUR LES DROGUES ILLICITES
Le cannabis

CHARLES BLATTBERG
Et si nous dansions ?
Pour une politique du bien commun au Canada

GÉRARD BOISMENU et GUYLAINE BEAUDRY
Le nouveau monde numérique
Le cas des revues universitaires

JOSEPH HEATH
La société efficiente
Pourquoi fait-il si bon vivre au Canada ?

INGO KOLBOOM
Pièces d'identité
Signets d'une décennie allemande 1989-2000